

---

La nuit précédant l'enterrement du Curé Pernieg, à côté de sa femme toujours souffrante et moite, le Policier fit un rêve.

Il errait dans une forêt dont le faite des arbres se perdait dans un ciel laiteux. Le sol était encombré de branches mortes, de sphaignes, de souches spongieuses, de racines de bruyère et de cailloux friables, ce qui entravait sa marche, d'autant que son corps était d'une faiblesse anormale, comme s'il avait été privé de nourriture et d'eau durant des jours. Il marchait, titubant, sans suivre de route véritable. Il ne lui semblait pas avoir de but. Quand soudain, de derrière un tronc couché et à demi pourri, surgit un animal qui, apercevant Nourio, se figea face à lui.

C'était un très jeune faon, mal assuré sur ses pattes, et dont le pelage rouille tacheté de blanc paraissait d'une douceur onctueuse. Le Policier approcha de la bête qui ne bougeait toujours pas, subjuguée par l'apparition humaine.

Nourio tendit la main et toucha le faon qui trembla sous ses doigts mais ne fuyait pas pour autant. Le Policier s'enhardit et posa ses doigts autour du cou. L'animal était paralysé. Nourio se surprit à crisper les mains de plus en plus tandis que les grands arbres tournoyaient au-dessus de sa tête et qu'un rire sorti de nulle part tombait en cascade sur ses épaules. Il acheva d'étrangler le faon, dont le corps devint aussi mou qu'un chiffon, avant de déchiqueter sa gorge et son ventre avec ses dents, mordant la chair crue, se repaissant du sang chaud et fluide, broyant le fin squelette, suçant la moelle des os, mastiquant le tout à la manière d'un fauve.

Il se réveilla en sueur.

C'était encore nuit noire.

Quelques heures plus tard, au matin, tandis qu'il se rendait au Poste après avoir confié ses enfants à la voisine et demandé qu'elle appelle le Médecin, à de nombreuses reprises il s'essuya vigoureusement les lèvres d'un revers de manche. Il lui semblait encore sentir dans sa bouche un goût de sang, de graisse tiède et d'os brisés de l'animal du rêve tandis qu'il ne parvenait pas à chasser de son esprit le beau visage de la jeune Lémia et le satin de sa peau lavée.

---

Ce ne fut qu'assis à son bureau, après avoir fouillé les braises et alimenté le feu, qu'il reprit ses esprits, aidé en cela par la monotonie de la rédaction du rapport des événements de la veille qu'il entreprenait quotidiennement.

L'usage de la plume, de l'encre et du papier lui procura une sérénité simple qui l'effaçait du moment présent, le décalait dans un autre espace où ni la saison, ni l'heure, ni les faits domestiques, ni les vicissitudes, ni même les variations de son état d'âme n'avaient d'importance.

Cela lui prit un peu plus d'une heure. Suite à quoi, il déjeuna d'un oignon, d'une tranche de pain bis et de thé abondamment sucré. Baraj n'était toujours pas réapparu. Il l'avait envoyé au Palais d'État, sitôt qu'il s'était présenté au Poste, afin qu'on lui communique le trajet de la procession, à charge pour lui ensuite de veiller à ce que la chaussée soit libre, que les trottoirs ne soient encombrés d'aucun objet, et que les commerces fassent disparaître leurs étals.

Depuis le milieu de la matinée, on entendait les cloches sonner, sourdes et lugubres, annonce lancinante de la cérémonie à venir. Le rythme ne variait pas, infiniment lent, macabre, et seules les cloches les plus graves étaient actionnées. Il y avait bien longtemps qu'on n'avait entendu cela. C'était comme si soudain on se rappelait une pratique qu'on avait négligée, on ne savait plus trop pourquoi.

Philippe Claudel (2023), *Crépuscule*, Paris, p. 105-107.